

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 18

Artikel: Le journal dans le monde
Autor: France, Marcel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le Journal dans le monde

Ses progrès

Quand on parle aujourd'hui de journaux, on évoque à l'esprit un tableau tumultueux ; une armée de typographes « levant la lettre » fièvreusement, les merveilleuses linotypes alignant les caractères à la vapeur, les énormes rouleaux de papier sans fin se développant et traversant les rotatives géantes, les groupes de crieurs se répandant en hurlant, les porteurs enfourchant leur bécane, que sais-je encore ?

Et, dans cette fièvre de vitesse, on oublie aisément les humbles débuts du « quatrième pouvoir de l'Etat » : la presse.

Son origine se perd dans la nuit des temps ; on la retrouve dans la vieille histoire de la Chine où d'ailleurs on retrouve tout ; mais, sans remonter si haut, et à ne s'attacher qu'au monde européen, nous avons son acte d'état civil authentique dans ce texte de Sempronius qui constate, vers l'an de Rome 620, l'existence d'une publicité journalière « *Les Annales*, nous montraient seulement quels avaient été les faits et en quelle année ils étaient arrivés, à peu près comme ceux maintenant qui rédigent un *Journal* (diarium) que les Grecs appellent *ephemerida* ».

Puis le journal disparaît avec la vie publique, il ne réapparaît, sous une forme timide qu'au XVII^e siècle avec Renaudot, au XVIII^e il se développe, mais il ne prend réellement son essor qu'avec la Révolution. C'est qu'il a besoin pour vivre du régime de la liberté, surtout pour sa fin naturelle qui est de donner à l'esprit public un lien par lequel les idées cheminent à travers l'espace. Aujourd'hui il a conquis le monde et avec tant d'autorité qu'il est désormais le meilleur garant de la liberté d'où il est né.

Chaque pays a la presse qui convient à son caractère et à ses mœurs et à ce point de vue la France a la presse qui convient à son milieu.

Les publicistes étrangers, récemment consultés dans une grande enquête publiée par M. Loliée dans la *Revue Bleue*, étaient à peu près unanimes à déclarer que le journal français reste, au point de vue du métier et, si on veut, de l'art, le mieux ordonné, le mieux écrit, le plus spirituel, le plus propre à captiver l'attention et à piquer la curiosité. Il semble que le Français soit né journaliste. Mais, ajoutent-ils, si on ne peut refuser la grâce au journal français, il doit avouer lui-même qu'il manque de document. En vain y chercherait-on cette abondance d'informations, de correspondances qui remplissent les colonnes nombreuses des journaux américains, allemands, anglais. La vie française est si excitante, la politique tourne si aisément à la comédie ou au drame que le public oublie le reste du monde et que la presse, sauf les grands journaux bien informés de la politique extérieure, le suit dans cette tendance.

Nous pouvons reconnaître tout cela, éloge comme critique, mais cependant la presse française, sous le coup de fouet de grands événements comme ceux qui se déroulent en Extrême-Orient, se transforme et, sans en être encore aux dépêches de 30,000 fr. et aux paquebots mis à grands frais, dans les eaux de Port-Arthur et dans la mer Jaune, à la disposition de leurs reporters spéciaux par le *Times* et par certains journaux américains, les grands journaux

ont, sur le théâtre de la guerre, des correspondants avisés, alertes et débrouillards, qui ont maintes fois rectifié par leurs dépêches les informations tendancieuses des correspondants en bateaux des grands journaux de Londres ou de New-York.

La presse russe, qui a des organes très intéressants et très estimables et des journalistes de grand mérite, manque malheureusement de liberté. Elle compte environ 1,200 journaux ou périodiques autorisés par le gouvernement et, dans le nombre, 340 organes politiques, dont 12 seulement sont quotidiens.

Il y a cinquante ans le journal était à peine connu au Japon et encore par quelques spécimens étrangers. Les journaux ont poussé depuis comme des champignons dans ce pays de merveilleuse transformation. En une seule année, 414 avaient été lancés, mais fragilité de la presse, 265 seulement avaient vécu. Cependant le Japon fournit une clientèle avide de lire, de discuter, de savoir ; c'est un excellent milieu de culture pour la presse qui, au bénéfice des grands tirages, peut joindre celui du bon marché de la main d'œuvre puisque les meilleurs ouvriers typographes ne gagnent que 2 francs par jour. On y comptait avant la guerre 1500 journaux.

Comme point de comparaison, nous indiquerons qu'il se publie annuellement en France 6,753 journaux dont 2,865 rien qu'à Paris.

La presse tend partout au bon marché.

Le grand journal à un sou se multiplie de plus en plus en France, mais on n'y est pas encore arrivé au tour de force du *Daily News* paraissant à douze pages pour un demi-penny, c'est-à-dire cinq centimes. C'est le meilleur marché des grands journaux du matin de Londres, parmi lesquels cinq sont à dix centimes et un à trente centimes : l'immuable *Times*.

Mais le record du bon marché appartient encore au *National*, de Bruxelles, journal catholique-socialiste quotidien et d'un très important tirage, qui ne coûte que deux centimes au numéro — car dans l'économique et industrielle Belgique le centime est toujours d'usage courant — et, par abonnement par porteur, dix centimes.

Les grands journaux parisiens ne savent qu'inventer pour s'attirer et se conserver le lecteur. Ils multiplient les primes, les concours, les surprises, doublent et triplent leurs pages, agrandissent leur format pour lutter contre la concurrence la plus avisée, la plus ingénieuse, mais il ne sont pas encore arrivés à l'audace de « bluffage » et de « trucs » de certains de leurs confrères américains. Nous pourrions multiplier les exemples de celle-ci, nous n'en citerons qu'un.

Pour frapper un grand coup de réclame tout en réalisant une notable économie, un journal américain s'avisait, l'an dernier, d'annoncer que, pendant la saison des travaux agricoles, il imprimerait seulement sa première et quatrième pages et laisserait la deuxième et troisième pages blanches pour permettre à ses lecteurs de la campagne d'envelopper ainsi leur déjeuner et de l'emporter ainsi intact, car, disait-il, « rien n'est plus malsain que d'enfermer la viande dans du papier imprimé ». L'idée eût un succès extraordinaire.

Je ne sais pas si le « truc » réussirait aussi bien chez nous, je ne dis pas non plus qu'il eût parmi les lecteurs

yankees un succès durable, mais la première surprise produisit un effet « colossal » pour employer le terme d'admiration qui revient le plus souvent sous la plume de nos confrères allemands. MARCEL-FRANCE.



Végétarisme intégral

Un correspondant anonyme mais bien intentionné m'en-voie, des bords de la Tamise, un fragment de journal en lequel j'éguste des lignes savoureuses et bien britanniques.

Jugez plutôt.

La dernière réunion des végétariens anglais fut, paraît-il, empreinte d'un caractère d'intolérance plus farouche que jamais.

A la grande majorité, on répudia non seulement les personnes qui mangent de la viande ou du poisson, mais encore toutes celles qui font emploi, en vue de vêtements, ornements ou tous autres usages, de la peau, du poil, des plumes, etc., etc., d'animaux mis à mort.

« Mais le cuir ! objecta mollement un assistant. L'humanité ne saurait se passer de cuir, quand ce ne serait, voyons, que pour les chaussures. »

Alors, l'un des plus fanatiques croisés se leva, et, d'une voix forte, dit :

« Les chaussures en cuir ne valent rien, rien de rien ! J'en fabrique en *herbe* qui leur sont mille fois préférables. »

Des chaussures en herbes ! L'assemblée n'en revenait pas !

L'apôtre reprit :

« Du reste, j'en ai apporté un certain lot, et je me ferai un plaisir d'en donner à tous ceux qui voudront bien les chausser ici même. »

Quelques pauvres diables s'avancèrent et reçurent chacun une paire de bottines en herbe.

(Que le lecteur ne croie pas à une plaisanterie. On fabrique, en effet, depuis quelque temps, et surtout en Amérique, une sorte de substance composée d'herbe traitée d'une certaine façon, puis agglomérée, comprimée, laminée, etc.)

Les vagabonds se déclarèrent tout d'abord ravis de ces étranges godillots ; mais l'un d'eux, interviewé le lendemain par un de nos brumeux confrères, exprima, sur le mode amer, son désenchantement.

Récit du vagabond :

« Les bottines en herbe semblables à celles qu'on m'offrit hier sont très bonnes, très douces au pied et résistent fort bien à l'humidité.

« Je ne m'étais jamais senti si bien chaussé et me jugeais, au moins en ce qui concerne les extrémités inférieures, au sommet du confortable.

« Toute la journée, donc, je marchai sans éprouver la moindre fatigue, et quand le soir fut venu, ce fut plutôt par coutume que par lassitude que je gagnai ma chambre à coucher.

« Ma chambre à coucher, il faut vous le dire, monsieur le reporter, n'est pas une chambre à coucher au sens que les gens de la bourgeoisie aisée attachent à ce mot. C'est plutôt un square (lequel, rapport aux indiscrets policemen, vous me permettez de céler l'adresse), sorte de petit parc

où quelques moutons me servent de camarades de lit, si j'ose m'exprimer ainsi.

« La nuit fut bonne et déjà je goûtais le pur sommeil du matin, quand j'éprouvai soudain un intolérable chatouillement à la plante (c'est le cas de le dire) des pieds.

« Mes amis les moutons, tranquillement, paissaient mes bottines.

« Conclusion : Les chaussures en herbe sont tout ce qu'il y a de plus recommandable, sauf pour le cas des gentlemen qui se voient contraints à partager le dortoir des herbivores. »

.....

Tel fut le récit du *tramp*.

Ajoutons, avec infiniment d'esprit, que pareille mésaventure attend es personnes qui essaieraient de se chausser avec des bottes de cresson.

Alphonse ALLAIS.

CONSEILS D'HYGIÈNE

La méningite

La méningite reconnaît un grand nombre de causes : La plus commune est la tuberculose du poumon ou de l'intestin. Puis viennent l'hérédité, l'insolation, les coups sur la tête, les maladies de l'oreille, la grippe, toutes les fièvres.

C'est une erreur de croire que le développement inaccoutumé de l'intelligence chez un enfant le prédispose à la méningite.

Suivant qu'elle dérive d'accidents tuberculeux ou d'accidents fortuits, la méningite est dite tuberculeuse ou simple.

Les signes du début avertissent d'ailleurs facilement de la forme à laquelle on a à faire.

Tandis que la forme tuberculeuse a comme symptôme inmanquable les ganglions au cou, la forme simple en est dépourvue. Du reste les autres symptômes restent les mêmes, et la gravité n'est, hélas ! qu'à peine atténuée par l'existence de la forme simple.

Tantôt, cependant, la terrible maladie procède insidieusement, s'établissant lentement de semaine en semaine, amenant chez le petit malade de l'amaigrissement, des accès de fièvre sans cause apparente, des vomissements, des troubles de la vue, et tantôt elle s'abat comme la foudre, débutant par des maux de tête violents et des convulsions.

Dans le premier cas, il se produit des phases, dont l'étude permettrait à bien des mères de prévoir le danger et par conséquent de le conjurer dans la mesure du possible.

C'est ainsi qu'à la période de début marquée par les symptômes que nous venons d'indiquer, et qui dure de 3 jours à 3 mois, succède la période d'excitation (3 à 15 jours), durant laquelle il existe des signes impossible à ne pas reconnaître : gémissements brefs et plaintifs, fièvre continue, constipation tenace, vomissements verdâtres, déviation des yeux (louchage ou strabisme).

Enfin arrive la période de dépression avec somnolence, puis la période paralytique précédent de peu la mort.

Dans la forme accidentelle, nous l'avons dit, l'évolution est beaucoup plus simple. Elle se borne aux convulsions et aux douleurs de tête. L'issue, heureuse ou non, se détermine fréquemment en 24 à 48 heures.

On comprend que notre rôle se borne ici bien plus à appeler l'attention des parents sur les symptômes qu'à donner des indications pour guérir. Leur devoir immédiat est en effet de recourir au médecin, seul juge de la situation par l'examen.

Les révélsifs seront ses auxiliaires probables ; également la glace, les bains, les sangsues. Du reste, sa science demeurera vaine s'il n'est pas aidé par ce que l'on appellera, suivant ses sentiments, la chance ou le miracle ; car, en fait, la médecine demeure peut-être au-dessous de l'empirisme pour la guérison de la méningite. Docteur J...